

Prix de l'Abonnement — Edition Hebdomadaire
1 An 6 Mois 3 Mois 1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS. \$ 9.00 \$ 4.50 \$ 2.25 \$ 0.75
POUR L'ETRANGER. 12.15 6.10 3.05 1.05
Les abonnements se soldent invariablement d'avance

LE NUMERO



CINQ SOUS

Prix de l'Abonnement — Edition Hebdomadaire
1 An 6 Mois 3 Mois 1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS. \$ 9.00 \$ 4.50 \$ 2.25 \$ 0.75
POUR L'ETRANGER. 12.15 6.10 3.05 1.05
Les abonnements datent e. 1er et du 15 de chaque mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE LITTÉRATURE

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES ARTS

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 18 JUILLET 1913

86ème Année

HENRI ROCHEFORT

Ce spirituel portrait de Rochefort jeune a été écrit, en 1879, par Alphonse Daudet pour le Nouveau Temps, de Saint-Petersbourg. Le grand écrivain a relu, quelques années plus tard, les pages brillantes qu'on va lire dans un de ses livres de Souvenirs: Trente ans de Paris.

Vers 1850, le fils commença d'un bon garçon, petit employé aux bureaux de l'Hôtel de Ville. Il s'appelait Henri Rochefort, mais ce nom, alors, ne disait rien. Rochefort vivait d'une vie modeste et très rangée, habitant avec ses parents la vieille rue des Deux-Boules, à portée de son travail, dans ce grouillant quartier de Saint-Denis, tout envahi par le commerce et l'art de Paris, avec ses matons à boutiques, du haut en bas baroïques d'enseignes, les échafaudages et les cadres accrochés au coin des portes: Plumes et fleurs, bijoux en faux, faïots et papillons, perles soufflées; des métiers à tous les étages, un bruit continu de travail tombant des fenêtres dans la rue; des camions qu'on charge, des paquets qu'on ficelle, des commis courant plume sur l'oreille; une ouvrière en sarrau qui passe gardant des rognures de fer dans les cheveux; et de loin en loin, quelque riche hôtel transformé en magasin de dépôt, dont le blason et les sculptures reportent votre pensée à deux siècles et font rêver de valets enrichis, de financiers cousus d'or, du comte de Horn, du régent, de Law, du Mississippi, du Système, de l'époque enfin où dans ces rues aujourd'hui commencent et bourgeois, montaient et descendaient d'heure en heure les plus invraisemblables fortunes, au flux de fièvre et d'or sortant avec une impassibilité de marée de cette étroite fente puante, toute voisine, qui s'appelle encore la rue Quincampoix! Mon ami Rochefort était un peu comme sa rue et faisait bon marché de son passé. On le savait noble, fils d'un comte; il semblait ignorer cela, se laissant appeler Rochefort tout court; et cette simplicité américaine ne laissait pas de m'impressionner, moi tout frais débarqué de notre vaniteux Midi légitimiste.

M. de Rochefort, le père, appartenait à cette génération des hommes jeunes en 1830 dont la Révolution de Juillet était venue barrer l'avenir et interrompre la carrière. Génération particulièrement aimable et spirituelle, conservant comme un parfum d'ancien régime dans l'atmosphère du règne de Louis-Philippe, boudant la royauté nouvelle sans boudier la France cependant, attachée à la branche aînée, mais sachant trop bien que toute restauration était impossible avant longtemps pour que son loyalisme sceptique et désintéressé affiché jamais la sombre humeur du fanatique ou du sectaire. Tandis que les uns s'amusaient à bombarder les Tuileries à coups de bouillons de champagne, ou protestaient contre la platitude des mœurs bourgeoises en descendant à grand fracas, parmi les cris des masques et le vacarme des grolots, le pavé légendaire de la Courtille; d'autres, moins échevelés ou plus pauvres, essayaient de se créer par le travail des ressources qu'ils ne pouvaient plus espérer de la bonne grâce d'une royauté. Ainsi fit M. de Lauzanne, que nous avons vu passer naguère encore souriant et vert, toujours portant beau malgré son grand âge, toujours gentilhomme malgré son métier de vaudevilliste et le surnom de père Lauzanne que la familiarité affectueuse de ses confrères lui avait donné; ainsi dut faire le père de Rochefort, très lancé en son temps parmi la brillante jeunesse royaliste et ami particulier de l'ex-garde du corps Choisey. Courant volontiers les coulisses, Rochefort, le père, comme Lauzanne, une fois la mauvaise saison venue, se rappela le chemin du théâtre et y retourna, mais pour en vivre. Tout amateur renferme en soi un auteur,

un peu entre copians; mais les écrits, les imprimés, se ruèrent à travers la littérature en aussi furieuses cabrioles, voilà ce qui paraissait impossible. Rochefort signorait; ce fut un hasard, un accident, comme presque tousjours, qui vint le révéler à lui-même. Il avait pour ami, pour inséparable compagnon, un assez singulier fantoche dont le nom évoquera certainement un sourire chez ceux de mon âge qui se rappelleront l'avoir connu. On l'appelait Léon Rossignol. Vrai type du fils de septuagénaire; on peut dire qu'il est né vieux. Long et pâle comme une salade qui file dans une cave, à dix-huit ans il prisait avec frénésie, toussait, crachait et s'appuyait d'un air digne sur des cannes de bon papa. Rossignol, comme Rochefort, était employé à l'Hôtel de Ville. Il y perchait au dernier étage, sous les combles, dans un bureau perdu au bout d'un labyrinthe d'escaliers étroits et de corridors, et là, préposé au matériel, il distribuait gravement, selon les demandes; le papier, les plumes, les crayons, les grattoirs, les coupe-papiers, les presse-papiers, les carrés de gomme, les fioles de sandaraque, les encres bleues, les calendriers à images, que sais-je encore, les mille fournitures inutiles dont aiment à s'entourer les plumitifs désœuvrés des grandes administrations, et qui sont comme les fleurs de la bureaucratie. Rossignol, naturellement, avait, lui aussi, des ambitions littéraires. Mettre son nom sur quelque chose d'imprimé était son rêve, et nous nous amusions, Pierre, Yéron, Rochefort et moi, à lui brocher des bouts d'articles, à lui improviser des quatrains, qu'il portait bien vite, tout glorieux, au "Tintamarre". Singuliers effets de l'irresponsabilité: Rochefort, empêtré dans la limitation et la convention quand il écrivait pour lui-même, devenait original et personnel dès qu'il écrivait sous la signature de Rossignol. Il était libre alors, il ne sentait pas l'œil irrité de l'Institut suivant sur le papier les contorsions peu académiques de sa pensée et de son style. Et c'était plaisir de voir s'égarer le libre esprit très froid, très nerveux, étonnant d'audace et de familiarité, avec une façon bien à lui de sentir les choses de la vie parisienne et d'en prendre texte pour toute sorte de bouffonneries patiemment et cruellement combinées, au milieu desquelles la phrase garde le sérieux d'un clown entre deux grimaces, se contentant de cligner de l'œil une fois l'almaïda fini.

"Mais c'est charmant, neuf, original, cela vous ressemble, pourquoi n'écrivez-vous pas ainsi pour votre compte? — Vous avez peut-être raison, il faudra que j'essaie." La manière de Rochefort était trouvée. L'Empire n'avait plus qu'à bien se tenir. Rochefort débuta dans le "Nain jaune", qui rédigeait Aurélien Scholl. Qui ne connaît Scholl? Pour peu que vous ayez, ces derniers trente ans, fait du boulevard parisien ou visité ses annales, vous avez certainement remarqué, soit devant le pavillon de Tortoni, soit sous les tilleuls de Bado, et les palmiers de Monte-Carlo, cette physionomie éminemment parisienne et boulevardière. Par l'accent toujours gai, le ton net et clair, l'éclat brillant et coupant du style, Scholl — au milieu de Paris envahi par le patois des parlementaires et le niais caillottage des reporters — est demeuré un des derniers, et peut-être le dernier, de ces petits journalistes, dans le sens donné à ce mot, est un journaliste qui se croit obligé d'être en même temps un écrivain; le grand journaliste s'en dispense. Comme tant d'autres, en ces derniers temps si troubles, Scholl, peu à peu, sans penser à mal, s'est engagé dans la mêlée politique. Il est en pleine bataille maintenant, et c'est plaisir de voir ce petit-fils de Rivarol, devenu républicain, diriger contre les ennemis de la République les flèches d'or frottées d'un peu de curare à la pointe, empruntées à l'arsenal réactionnaire des "Actes des apôtres." Mais, à l'époque du "Nain

MEXIQUE

M. LUTHER ELLSWORTH DECOUVRE UN COMLOT AYANT POUR BUT DE DYNAMITER LE CONSULAT AMERICAIN

UNE REUNION DES DIPLOMATES A PARIS

L'ambassadeur américain quitte Mexico pour Washington et a annoncé qu'il serait de retour dans la capitale mexicaine dans trois semaines.

Eagle Pass, Tex., 17 juillet. — Le consul américain à Piedras Negras, Mexico, M. Luther Ellsworth, a fait connaître à Washington la découverte d'un complot ayant pour but de dynamiter le consulat américain; disant que sa vie est fort en danger. Il s'est réfugié au poste de l'armée à Eagle Pass où il passe chaque nuit. Les registres officiels ont été transportés hier du côté américain et confiés à la garde du poste.

Mexico, 17 juillet. — Un télégramme privé reçu ici, dit qu'une assemblée des représentants des puissances a eu lieu hier à Paris pour examiner la situation du Mexique. Le résultat n'en est pas connu.

L'ambassadeur américain quitte Mexico pour Washington.

Mexico, 17 juillet. — L'ambassadeur Wilson a quitté Mexico hier par le train allant à la Vera Cruz; de là il partira, sans doute jeudi, pour les Etats-Unis. Il avait reçu des ordres de Washington pour s'y rendre sans retard et il en a avisé de suite le ministre mexicain des affaires étrangères. Il exposera devant l'administration à Washington la situation exacte au Mexique, mais pas avant le 27 juillet, date où il peut arriver au plus tôt dans la capitale américaine, à moins que l'on ne renonce à la quarantaine, ce qui lui permettrait de partir de la Havane par la route de Key West.

Les cercles officiels mexicains voient avec le plus vif intérêt le départ de l'ambassadeur pour Washington depuis qu'ils ont lieu de croire que celui-ci va défendre la cause de la reconnaissance du gouvernement de Huerta.

Mais tous les Mexicains ne sont pas de cet avis et beaucoup d'entre eux regardent toujours l'intervention américaine comme à peu près certaine. Beaucoup de journaux de cette semaine étudient longuement cette éventuelle

canon les attendait, marcher à une tuerie certaine. Puis, une autre fois encore, pendant la bataille de Buena Vista, dans le piètiement des bataillons, les coups sourds des canons des forts, le roulement des voitures d'ambulance, au milieu de la fièvre, de la fumée, des évêques paradant à cheval dans un costume de mascarade, de braves bourgeois qui allaient se faire tuer, pleins de confiance au plan Trochu, au milieu de l'hévoque, au milieu du grotesque, au milieu de ce drame inoubliable, pétri, comme ceux de Shakespeare, de sublime et de comique, qui s'appelle le siège de Paris. C'était sur la route du mont Valérien; du froid, de la boue, des arbres dépouillés frissonnant tristement sur le ciel brumeux. Mon ami passait en voiture, toujours pâle et vert derrière la vitre, toujours, comme au temps lointain de l'Hôtel de Ville, houlonné dans un étroit habit noir. Je lui criai à travers l'orage: "Bonjour, Rochefort!" Je ne l'ai plus revu depuis.

Il semble que la France a demandé à M. Wilson d'intervenir — Elle a les plus gros intérêts au Mexique.

Washington, 17 juillet. — Jusque maintenant, on ne connaît pas encore officiellement la puissance étrangère qui a demandé au gouvernement ses intentions sur l'attitude qu'il voudrait prendre dans la situation présente. Toutefois, dans les cercles officiels, on mentionne la France et l'Angleterre. Une information de Berlin assure que l'Allemagne n'a pas fait de représentation et cette information est généralement accueillie comme exacte. La nouvelle que nous publions plus haut disant qu'une réunion des représentants de puissances a eu lieu à Paris hier semble forte-

ment confirmer que la France est intéressée. On fait remarquer que la France a de gros intérêts au Mexique; elle a la plus grande part dans la Banque Nationale du Mexique, la Banque Centrale ainsi que dans les chemins de fer.

Intérêts de la Grande Bretagne dans les mines et chemins de fer.

On dit que les intérêts Anglais sont surtout dans les mines et les chemins de fer; quand à l'Allemagne elle en a dans le commerce, l'agriculture, la quincaillerie. Tandis que les pertes américaines dues à la révolution ont été très lourdes, celles éprouvées par l'Angleterre sont aussi grosses étant dues à la destruction des chemins de fer. Quand aux pertes françaises, on dit qu'elles ont été surtout sol-disant des pertes spéculatives, c'est-à-dire, pertes de ce qu'aurait été les profits si la série de révolutions que l'on a traversée n'avait pas contrarié ou empêché les affaires.

Les bureaux du gouvernement disent aujourd'hui que la protestation de Carranza contre la présidence de Huerta que nous avons publiée hier n'a pas encore été reçue.

Galveston, Tex., 17 juillet. — Le vaisseau de guerre "South Carolina" qui a stationné au Mexique ces derniers mois, arrivera de Tampico à la barre de Galveston cet après-midi à 4 heures, d'après un sans fil reçu ici aujourd'hui. Ce vaisseau restera ici quelques semaines.

Meurtre d'un facteur de poste. Deming, N. M., 17 juillet. — Le courrier nous a apporté aujourd'hui la nouvelle de l'assassinat par les rebelles du facteur de poste faisant près de la frontière le service entre Columbus et Deming. Il a été tué sur son cheval par un coup de feu.

Sa sacoche et les lettres contenues ont été volées par les rebelles qui sont rentrés en territoire mexicain. On dit qu'il était porteur d'une forte somme d'argent envoyée à Deming par la Banque de Columbus. On n'a pu savoir le nom des assassins.

FRANCE

Paris, 17 juillet. — Le "Metropolitan Opera House" de New York a acheté le privilège de représenter le nouvel opéra de Gustave Charpentier "Julien." Le célèbre compositeur de "Louise" dirigera en personne la première représentation qui aura lieu en février prochain.

ALLEMAGNE

Un dirigeable allemand emporté par le vent.

Schneidemuhl, 17 juillet. — Le dirigeable militaire allemand "Schuette Lanz" a été enlevé ce matin par une tempête. Un soldat qui gardait le ballon a été pris dans les cordages et transporté à une hauteur de 600 pieds, d'où il est tombé sur le sol; il a été tué sur le coup.

Une heure après le dirigeable atterrissait à deux milles de là fortement endommagé.

ANGLETERRE

Mort d'un aviateur militaire.

Salisbury, 17 juillet. — Le major A. W. Hewelson, appartenant à l'artillerie, et au corps des aéronautes militaires s'est tué aujourd'hui par suite de la chute de son monoplan, tombé d'une hauteur de 100 pieds. C'est en prenant un tournant trop court que la machine s'est renversée.

L'ASSASSINAT DE JEAN GASSIOT.

Une dépêche de Shreveport, Lne., annonce que Jean Gassiot, ancien laitier à la Nouvelle-Orléans, mais résidant à Shreveport depuis plusieurs années, a été assassiné par vengeance. Il avait témoigné contre certains débauchés qui vendaient des boissons sans licence.